

L'écrivain et poète Oskar Wöhrle (1890-1946), un rebelle saisi par la Lituanie

Marc Chaudet, Philippe Edel

Oskar Wöhrle est une figure passionnante de la littérature de la première moitié du XX^e siècle. Il incarne un type d'écrivain assez peu représenté en Alsace, celui du rebelle aux semelles de feu, du *Quergänger*¹ à l'esprit libre et imprévisible. Il renoue d'une certaine manière avec une tradition picaresque. Son œuvre n'a d'égale, pour ce qui concerne sa truculence, que celle de certains auteurs des XVI^e et XVII^e siècles, Grimmelshausen notamment. Wöhrle est une sorte de soldat existentialiste, dont la conception et l'opinion résultent toujours de son expérience vécue.

En Alsace, il était tombé dans un oubli quasiment total alors qu'il y a cent ans son premier livre, *Baldamus*², avait connu un succès considérable. Avec deux rééditions successives, l'ouvrage avait atteint un tirage total de près de 100 000 exemplaires. Sa très récente parution en français permet une heureuse (re)découverte de l'écrivain, y compris par les lecteurs francophones hors Alsace. Méconnu reste cependant son rôle de vulgarisateur de la culture lituanienne dans le contexte particulier de la Grande Guerre et celui de sa contribution à la diffusion de la Déclaration d'indépendance de la Lituanie du 16 février 1918.



Oskar Wöhrle par Benno Eggert.

Une jeunesse agitée

Oskar Wöhrle naît en 1891 dans le Sundgau, à Saint-Louis, petite ville limitrophe de Bâle. L'Alsace est alors allemande depuis vingt ans et le restera jusqu'en 1918. Il vit son enfance dans une famille unie mais dure : son père, cordonnier, d'origine badoise, le bat chaque jour. Et Oskar n'est pas un enfant facile. C'est, selon sa propre mère, « le garçon le plus méchant du Gau » !

¹ Une personne qui emprunte des chemins de traverse, qui ne s'engage pas – dans la pensée et dans son comportement – sur le chemin tout tracé de la majorité.

² *Der Baldamus und seine Streiche*. 1^{re} édition : Stuttgart, LeseVerlag, 1913 ; 2^e édition : Berlin, Bücherkreis, 1927 ; 3^e édition : Berlin, Bücherkreis, 1931. Édition française : *Baldamus ou le diable aux trousses*, traduit de l'allemand par Joseph Groll et Damien-Guillaume Audollent, Strasbourg, La Nuée Bleue / Tehou, 2017.

À quinze ans, ses parents l'inscrivent à l'école normale de Colmar afin qu'il devienne enseignant. Il n'en a pas la moindre envie. Après d'incessants problèmes de discipline, il s'en échappe deux ans plus tard. Son baluchon et son violon sur l'épaule, il part et commence une existence de vagabond. À pied, il se rend à Paris, à Marseille, puis jusqu'au fin fond de l'Italie. Il est expulsé de ce pays. On l'engage sur un bateau, où il travaille à fond de cale et parcourt ainsi une partie de la Méditerranée. De Marseille, à cause d'une incroyable maladresse, il se retrouve engagé dans la Légion étrangère, et le voilà entre l'Algérie et le Maroc à combattre des fellaghas. La troupe française y subit de lourdes pertes et Wöhrle y affronte pour la première fois les violences de la guerre. Malade du typhus, il est évacué à Marseille. Là, il prend la poudre d'escampette et rentre à Saint-Louis par Gênes et la Suisse. Trois ans après son départ, il a tellement changé que sa mère ne le reconnaît plus. Tout cela, y compris l'histoire haute en couleurs de sa famille, il le racontera dans *Baldamus*.

Débuts littéraires prometteurs

Mais il est très désargenté. Il trouve une place d'ouvrier dans une usine chimique bâloise. Durant ses loisirs, il fréquente les milieux littéraires de Bâle et Zürich. Il soumet poèmes et proses à différentes revues. Le mensuel „*Das literarische Elsaß*“³ de Strasbourg, le premier, le publie dans son numéro d'octobre 1911. Six poésies y paraissent sous le titre générique : *Gedichte eines elsässischen Fabrikarbeiters* (Poèmes d'un ouvrier d'usine alsacien). Dans son usine cependant, son comportement étrange, sa déclamation incessante et en toute occasion de ses poèmes le fait rapidement mal voir et il doit la quitter.

En 1911, pressé par ses besoins pécuniaires, il s'engage à Strasbourg comme volontaire dans un régiment d'artillerie prussien. Il y reste un an. En 1912, grâce à Friedrich Lienhard, un écrivain alsacien déjà connu à l'époque en Allemagne et avec qui il se lie d'amitié, il est embauché à la revue littéraire „*Die Lese*“ à Munich, où il assiste le directeur, le critique littéraire Georg Muschner. Il suit la rédaction de la revue quand elle déménage à Stuttgart. Il commence à écrire *Baldamus* que la revue publie en 1913, alors qu'il n'a que 23 ans. C'est le récit autobiographique – d'une puissance et d'une richesse impressionnantes – de ses premières errances, de ses expériences de la faim et du froid, du bonheur de la liberté et de ses tragédies. Un grand livre et son chef-d'œuvre !

³ La revue „*Das Literarische Elsaß - Monatsblätter für Literatur, Heimatkunde, Geschichte und Kunst*“ parut à Strasbourg de 1910 à 1913. Dirigée par Georg Süß, elle était l'organe de l'*Alsabund*, un cercle littéraire d'Alsaciens loyaux envers l'Empire allemand.

Au printemps 1914, Wöhrle fait un court séjour à Schiltigheim où il se marie avec Julie Schrader. De retour à Stuttgart, il est suspecté d'espionnage au profit de la France au moment de la déclaration de guerre et se trouve contraint de rejoindre son ancien régiment à Strasbourg⁴. Il est d'abord envoyé sur le front comme canonnier, puis en 1915, grâce à son expérience de journaliste acquise dans le civil, il est muté à la rédaction du Journal de la 10^e armée („*Zeitung der 10. Armee*“) à Vilnius. Avant de revenir plus loin sur le rôle qu'il y joua, on notera que sa désillusion par rapport à la cause nationale allemande le pousse à cette époque vers une radicalisation politique et un antimilitarisme farouche qui lui fera prendre une part active, vers la fin de la guerre, à la création du Conseil de soldats au sein de la 10^e armée et à une proximité avec le mouvement spartakiste.

Durant son séjour à Vilnius, Wöhrle semble néanmoins disposer d'une certaine liberté puisqu'il arrive à continuer, en pleine guerre, à diriger à distance la petite maison d'édition qu'il a créée en 1914 à Schiltigheim au nom de sa jeune épouse, Schrader Verlag. Durant ces années-là, il écrit également *Soldatenblut*⁵ et surtout son second chef-d'œuvre, *Das Bumserbuch*⁶, deux recueils d'histoires et de poèmes dans un argot corrosif et singulièrement inventif que lui inspire la vie militaire.

Éditeur à Constance

Après la guerre, Wöhrle revient pour un bref séjour en Alsace redevenue française. Sa « réintégration de plein droit dans la nationalité française » en vertu du traité de Versailles est cependant plus qu'improbable, lui qui est à la fois fils d'un Allemand qu'il ne renie pas⁷ et toujours fiché en France comme déserteur de la Légion. Il retourne alors à Stuttgart en 1919 où il intègre une imprimerie gérée par le Conseil des travailleurs et soldats de la ville, Spartakus-Druckerei. Toujours en mouvement, il reprend une librairie à Schiltach en Forêt-Noire avant d'aller déposer ses caisses de livres à Constance. Avec l'argent de ses droits d'auteur, il y refonde une maison d'édition qui porte désormais son nom et qui publiera une cinquantaine de titres en six ans. Il y crée aussi une maison-sœur, See-Verlag, et une imprimerie où seront confectionnées plusieurs brochures destinées à la Russie soviétique. Il publie d'ail-

⁴ Guillaume Platt, « Oskar Wöhrle, écrivain ludovicien », in : Manfred Bosch, Sylvie Moll, Guillaume Platt, *Oskar Wöhrle. 1890-1946, Écrivain de Saint-Louis*, Association Cultur'A / Ville de Saint-Louis, 1990, p. 18.

⁵ *Soldatenblut*, Berlin, Egon Fleischel, 1915.

⁶ *Das Bumserbuch*, Berlin, Egon Fleischel, 1916. Réédité avec un surtitre : *Querschläger*, Berlin, J.H.W. Dietz, 1929.

⁷ Les « commissions de triage » mises en place par les autorités françaises en 1918 attribuent à la population des cartes d'identité distinctes selon l'origine : A, à ceux nés de deux parents alsaciens ; B, si l'un des parents est né allemand ; C, si les parents sont nés dans un pays allié ou neutre ; D, aux Allemands émigrés et leurs enfants, même nés en Alsace. Les titulaires des cartes B et surtout D sont expulsables du territoire français, surtout s'ils n'expriment pas de « sentiments français ». Près de 130 000 personnes subissent ce sort.

leurs de nombreux textes issus du mouvement révolutionnaire allemand du début des années 20, comme *Spartakus-Sonette* (1921) de Rudolf Leonhard, dédicacé « à la République soviétique russe, à la Troisième Internationale et au prolétariat allemand » ou *Drei Hymnen* (1923) d'un certain Johannes R. Becher (qui deviendra, après 1945, ministre de la Culture de la RDA et auteur de l'hymne national est-allemand). Il édite aussi des traductions d'auteurs étrangers, notamment de Paul Verlaine (*Beichte*, 1921), Jack London (*Die eiserne Ferse*, 1922), Zoltan Nagy (*Die Legende vom lachenden Mann*, 1922), Kate Crane Gartz (*Die Salon-Kommunistin*, 1923) et surtout de l'écrivain danois Martin Andersen Nexø, ainsi que de plusieurs écrivains juifs, tels Hans Sochaczewer (*Die Grenze*, 1922), Joseph Beifus (*Rabbi Herz*, 1921), Arthur Kahane (*Der Schauspieler*, 1924) et Franz Rosenzweig pour ses traductions de contes et poèmes de Jehuda Halevi (1924). Durant cette période, Wöhrle devient le plus important éditeur littéraire de Constance, où il contribue pleinement à la scène artistique des bords du lac, décrite par Eduard Reinacher dans son roman au titre si bien approprié de *Bohème in Kustenz* (1929), en y faisant appel à de nombreux auteurs et illustrateurs, devenus pour certains ses amis⁸.

Comme souvent chez Wöhrle, cette belle période ne dure pas : sa maison d'édition est en faillite dès 1925. À nouveau sans le sou, il déménage à Stuttgart, puis en 1928 à Berlin où il se fait engager par le quotidien social-démocrate „*Vorwärts*“.

Un écrivain pris par les turbulences de l'Histoire

En 1932 paraît à Berlin son grand roman historique sur le pré-réformateur tchèque Jan Hus⁹, qui a un lien avec Constance car c'est dans cette ville qu'il fut condamné et brûlé en 1415, lors du concile éponyme. En 1933, avec l'avènement du nazisme, ce sont cette fois les livres de Wöhrle qui sont interdits et brûlés. Comme des dizaines de milliers de livres jugés « antiallemands » par le nouveau régime, son *Bumserbuch* est jeté aux bûchers lors des autodafés du 10 mai 1933. Wöhrle quitte alors Berlin et se rend à pied à Lörrach. Pour passer la frontière et revenir à Saint-Louis, il prend le train Lörrach-Bâle. Au Badischer Bahnhof, il assomme le douanier allemand qui lui demande ses papiers et saute à travers une fenêtre du wagon pour se réfugier à Bâle¹⁰. Un an plus tard, on le retrouve comme manutentionnaire dans une usine de Strasbourg. Résidant illégal, il tente d'y éviter les contrôles d'identité. Il y

⁸ Manfred Bosch, *Bohème am Bodensee. Literarisches Leben am See von 1900 bis 1950*, Lengwil am Bodensee, Libelle Verlag, 1997. Cf. notamment le chapitre « Oskar Wöhrle, Verleger und Autor », p. 433-438.

⁹ Jan Hus. *Der letzte Tag. Geschichtlicher Roman*, Berlin, Bücherkreis, 1932. Édition tchèque : *Jan Hus. posledni den. Historicky roman*, traduction de Karel Kallab, Prague, Druzetevni Prace, 1933.

¹⁰ Guillaume Platt, *op. cit.*, p. 20.

publie néanmoins ses *Schiltigheimer Ernte* (1934), un recueil impressionnant de 292 poèmes, d'une veine très populaire, où l'on devine cependant l'influence de Heine, de Villon – dont Wöhrle se sent très proche – et de Lenau, son premier grand enthousiasme poétique.

Entre-temps, son roman consacré à Jan Hus est traduit en tchèque. Il est primé par l'Église évangélique de Tchécoslovaquie, dont une délégation avait fait en 1924 le pèlerinage de Constance. Doté d'une bourse d'État de 10 000 couronnes par le ministère tchécoslovaque des Affaires étrangères, le montant de la distinction ne peut cependant être dépensé par le lauréat que dans le pays même. Wöhrle en profite pour s'installer à Prague, où il commence à écrire une suite à son *Jan Hus*. Il y reste plus de deux ans bien qu'il ne s'y plaise guère. Ayant tout dépensé, il y survit avec difficulté. En 1937, grâce à des amis badois dont l'écrivain Hermann Burte qui a obtenu des autorités allemandes la garantie qu'il ne sera pas inquiété pour son passé politique¹¹, il peut à nouveau rentrer en Allemagne.

Il se pose d'abord à Fribourg-en-Brigau et, en 1940, revient en Alsace ré-annexée, à Saint-Louis puis à Brunstatt, au voisinage de son ami le peintre Robert Breitwieser. Wöhrle compose à cette période divers textes de poésie et publie des livres illustrés sur la région, ainsi que son très beau recueil *Sundgaubuch*¹². Jusqu'en 1944, il écrit aussi des pièces radiophoniques et de théâtre alémanique, dont l'étonnant *Kaktüs un kei And*¹³.

En novembre 1944, comme de nombreux habitants du sud de l'Alsace, Wöhrle fuit les combats et se réfugie à Bâle. Mais il tient à revenir à son cher Constance. Souffrant du diabète – une maladie qui l'affaiblit depuis 1924 –, il y est hospitalisé. En 1945, il y enregistre encore quelques émissions à la radio, mais doit quitter cette fonction, sous pression du gouvernement militaire français. Il se replie dans la Forêt-Noire, à Glottertal, où il séjourne au sanatorium de Glotterbad. Amputé d'une jambe et ne se remettant pas de l'opération, il y meurt le 31 janvier 1946, à 55 ans. Selon ses vœux un prunier est planté sur sa tombe au cimetière central de Fribourg.

Soldat et publiciste en Lituanie

Comme évoqué plus haut, les « années lituaniennes » d'Oskar Wöhrle se situent entre 1915 et 1918, durant une période historique particulière pour la Lituanie. Lors de la Grande Avancée allemande de 1915, les armées du kaiser envahissent en effet tout le nord-ouest de l'Empire russe. Le front de l'Est se

¹¹ Oskar Wöhrle est alors fiché par la Gestapo et le SD-Staatssicherheitsdienst (Fonds Oskar Wöhrle / Documents Manfred Bosch aux Archives municipales de Saint-Louis).

¹² *Das Sundgaubuch. Elsässische Geschichten*, Colmar, Alsatia, 1941.

¹³ *Kaktüs un Kei And. Ein elsässische Lustspiel*, Colmar, Alsatia, 1941.



Oskar Wöhrle devant le siège du journal à Vilnius

stabilise alors pendant près de trois ans. Contrairement à d'autres territoires occupés, ceux de la Lituanie (au centre), de la Courlande (au nord) et de la Biélorussie occidentale (au sud) sont réunis au sein d'une même grande entité administrative sous gouvernement militaire, appelée Ober Ost. Elle couvre une superficie de plus de 100 000 km² et compte près de trois millions d'habitants. On notera qu'un tiers de la population d'avant-guerre avait été évacuée par les autorités russes dès 1914. La majeure partie restante se constitue de groupes ethniques appartenant formellement à l'Empire russe mais ne s'identifiant à aucun des deux États-nations qui se font face à l'Est dans cette guerre totale. Ces populations se perçoivent comme étrangères aux

causes du conflit. Pour les Lituanien(ne)s (comme pour les Polonais), la situation est encore plus tragique car les Lituanien(ne)s de Prusse Orientale – la Petite Lituanie – combattent pour l'Allemagne, alors que ceux de la Lituanie russe – la Grande Lituanie – servent dans les armées du tsar¹⁴.

On notera que plus de 600 Alsaciens, incorporés comme citoyens allemands dans l'armée du kaiser, se trouvent affectés à cette époque en Lituanie¹⁵. Le destin de plusieurs d'entre eux a déjà été décrit, comme ceux de Alfred Ehrmann¹⁶ de Bouxwiller, de Lucien Finance¹⁷ de Sélestat et de Walter Kuhlmann¹⁸ de Saverne.

¹⁴ Vejas Gabriel Liulevicius, « Les dimensions sociales de l'occupation militaire : la domination allemande en Europe du Nord-Est pendant la Première Guerre mondiale », in : *Histoire et Sociétés*, n° 17, Janvier 2006, p. 20-31.

¹⁵ Jean-Noël et Francis Grandhomme, *Les Alsaciens-Lorrains dans la Grande Guerre*, Strasbourg, La Nuée Bleue, 2013.

¹⁶ Marie M. Ehrmann-Stankiewicz, *Vous ne périrez pas*, Strasbourg, Jérôme Do Bentzinger Editeur, 2007.

¹⁷ Jean-Noël Grandhomme, « Sur le front de Lituanie en 1915-1918 : la grande guerre de Lucien Finance, l'ultime survivant sélestadien », in : *Annuaire de la Société des amis de la Bibliothèque de Sélestat*, n°48, 1998, p.102-107. L'article a paru aussi en lituanien : Jean-Noël Grandhomme, « Vilnius 1915-1918 m : seno kareivio is Elzaso prisiminimai », in : *Metai*, 2000/7, Vilnius, p.130-136.

¹⁸ Marie Kuhlmann, *Dans l'armée du Kaiser. Carnets de guerre d'un Alsacien, 1914-1920*, Munster, Degorge Editions, 2017.

Quand Wöhrle arrive à Vilnius en 1915, il est donc affecté à la rédaction du Journal de la 10^e Armée qui vient d'être créé. La 10^e armée allemande a en effet établi son quartier général dans la ville en septembre de cette année-là. Elle est la principale force armée de l'Ober Ost. Concernant les journaux militaires, ils sont un phénomène caractéristique de la Grande Guerre, au moins autant par leur nature que par leur richesse. Pour la première fois et dans des proportions sans précédent, cette presse d'un nouveau type est véritablement écrite par des soldats, et non pas seulement pour des soldats. Plusieurs raisons expliquent ce phénomène. C'est en effet la première guerre totale, tant par l'importance des moyens humains et matériels déployés, par l'étendue du théâtre des opérations, par la durée de la confrontation et par l'immensité des pertes humaines. Il convient cependant de distinguer parmi ces périodiques les *Schützengrabenzeitungen* (journaux de tranchées), gazettes créées surtout sur le front de l'Ouest au sein de petites unités, aux moyens rudimentaires et au tirage limité, des *Armeezeitungen* (journaux d'armée), grands journaux fondés à l'initiative des autorités, dotés de leur propre imprimerie et aux tirages conséquents¹⁹.

Parmi les journaux militaires allemands de cette deuxième catégorie paraissant sur le front de l'Est, la „*Zeitung der 10. Armee*“ est le plus important et le plus influent²⁰. Il tire à près de 50 000 exemplaires. Se finançant par les abonnements des soldats (avec tarif modulé pour gradés et soldats du rang), il est diffusé par la *Feldpost* et par le réseau des librairies et cantines de l'armée. 774 numéros paraissent entre le 9 décembre 1915 et le 31 décembre 1918²¹. Il est complété par un supplément hebdomadaire illustré, souvent en couleurs, „*Scheinwerfer*“ (Projecteur), qui est imprimé dans l'atelier lithographique de la ville²². La rédaction est logée au cœur de la vieille ville de Vilnius, Bernardinų gatvė 2 (*Bernhardiner Strasse 2*). Simple soldat de première classe (*Gefreiter*), Wöhrle en est le rédacteur en chef (*Schriftleiter*)²³ et est placé sous les ordres du lieutenant de réserve Hans Urbach, qui en est le directeur de la publication (*verantwortlicher Schriftleiter*). C'est le nom de ce dernier qui figure dans les mentions légales du journal. Wöhrle est souvent confronté à la censure militaire qu'il affronte généralement avec beaucoup d'impertinence.

¹⁹ Julien Collonges, Carine Picaud, « Témoignages et propagande : les journaux du front de la Grande Guerre », in : *1914-1918 Orages de papier – Les collections de guerre des bibliothèques*, Strasbourg-Paris, BNU / Somogy, 2008, p. 104-105. Ce catalogue d'exposition reproduit une première page du Journal de la 10^e Armée, page 125.

²⁰ Robert L. Nelson, « 'Unsere Frage ist der Osten'. Representations of the Occupied East in German Soldier Newspapers, 1914-1918 » in : *Zeitschrift für Ostmitteleuropa-Forschung*, 2002, n°21, p. 501. Cf. aussi : Robert L. Nelson, *German Soldier Newspapers of the First World War*, Cambridge and New York, Cambridge University Press, 2003.

²¹ Le journal est consultable en ligne sur le site de la bibliothèque de l'université de Heidelberg : http://digi.uni-heidelberg.de/diglit/zeitung_10_armee

²² Paul Fechter, *An der Wende der Zeit. Menschen und Begegnungen*, Gütersloh, Bertelsmann, 1949, p. 283.

²³ *Das Litauen-Buch, eine Auslese aus der Zeitung der 10. Armee*, Vilnius, 1918, p. 173.

Étant le pilier du journal, il sait qu'il peut compter sur le soutien bienveillant et efficace de son chef²⁴. On notera qu'à partir du 12 novembre 1918, quand le journal devient officiellement l'organe du Conseil des soldats (*Organ des Soldatenrates*), le nom et la fonction de Wöhrle se substituent à ceux d'Urbach²⁵. Avec l'abdication du kaiser, le pouvoir a en effet changé de main, tant à Berlin que dans ses armées.

À Vilnius, Wöhrle se lie d'amitié ces années-là avec son confrère journaliste et écrivain Paul Fechter, qui a alors en charge la rédaction de l'autre journal de langue allemande de la ville, le „*Wilnaer Zeitung*“ (Journal de Vilnius) édité par le service de presse de l'Ober Ost à l'intention de la population et de l'administration militaire. Ce journal a un tirage beaucoup plus modeste que celui de l'armée – environ 3 000 exemplaires²⁶. Fechter travailla précédemment au grand quotidien libéral de Berlin „*Vossische Zeitung*“, ce qui sera bien utile à Wöhrle plus tard.

Comme les autres journaux du front de l'Est, le Journal de la 10^e Armée publie beaucoup d'articles sur l'actualité politique et économique allemande et étrangère pour compenser le fait que les quotidiens d'Allemagne ne peuvent être livrés à temps sur le front. Outre les annonces militaires, les informations pratiques pour les soldats et les rubriques de divertissement, Wöhrle s'attache aussi, « avec générosité de cœur et sans pédantisme »²⁷, à présenter abondamment la Lituanie, notamment dans le supplément illustré. C'est même une des fonctions assignées au journal, comme il le précise lui-même : « *Dès le début de son existence, le Journal de la 10^e Armée s'était fixé, parmi ses principales missions, celle de familiariser ses lecteurs soldats avec les régions occupées par eux. Pour la plupart d'entre eux, le pays conquis leur était auparavant totalement inconnu et une découverte plus personnelle était compliquée, voire quasiment impossible, tant par les circonstances de la guerre que par l'ignorance des langues qui y sont parlées. Comme cependant le besoin de compréhension était très fort, il ressortait d'innombrables demandes qui arrivaient chaque jour au journal sur la ville et le pays, sur le peuple, l'histoire, les langues, les coutumes et les usages de ce territoire.* »²⁸

²⁴ Paul Fechter, *op. cit.*, p. 72-75.

²⁵ Dans le n°728 daté du 11 novembre à Minsk (où la 10^e armée a transféré son quartier général dès juin 1918), le journal fait état de la décision du Conseil de soldats, réuni le matin même, de confier la direction de la rédaction à Wöhrle. Le journal paraîtra avec son seul nom pendant encore sept semaines, édité soit à Vilnius soit à Minsk. Le dernier numéro, daté du 31 décembre 1918, s'ouvre en premier page sur un éditorial qui est un vrai manifeste politique : « *Ein neues Jahr, ein neuer Kampf!* » (Une nouvelle année, un nouveau combat). Il est d'ailleurs suivi par une analyse signée de Karl Kautsky, homme politique et théoricien marxiste allemand lié au mouvement spartakiste.

²⁶ Paul Fechter, *op. cit.*, p. 55-56.

²⁷ « ohne Engherzigkeit, ohne Schulmeisteri » (Z10A, n°1, 09.12.1915).

²⁸ *Das Litauen-Buch*, *op. cit.* p. 172.

Une passion pour la culture lituanienne

Wöhrle écrit au début de son séjour : « située au cœur de la Lituanie, Wilna est la ville des cloîtres et des églises. Elle se niche dans un paysage de collines et de vallons, tel un joyau dans un écrin. Telle est la première impression que l'on a quand l'on arrive ici²⁹. » Il se passionne pour le pays, sa culture et ses traditions et en apprend la langue. Il y consacre de nombreux articles et traduit plusieurs *dainos* ainsi que de la poésie, notamment de Maironis. Il y présente également les us et coutumes des populations biélorusses, juives et tatares du territoire. À côté de ses propres textes et de ceux de la petite équipe de rédaction du journal, il sollicite des collaborations extérieures à l'armée ou reprend des écrits déjà publiés de spécialistes reconnus, historiens, géographes, archivistes, géologues, linguistes, tels Paul Diels, G.H.F. Nesselmann, Joseph Partsch. Certains sont originaires de Petite Lituanie, notamment deux personnalités auxquels Wöhrle fait fréquemment appel : l'historien et théologien Wilhelm Gaigalat - Vilius Gaigalaitis et le linguiste et philosophe Wilhelm Storost - Vydūnas (tous deux moururent en exil en Allemagne après la Deuxième Guerre mondiale).

On notera que c'est à Vilnius que Wöhrle fait connaissance du futur écrivain allemand Hans Sochaczewer, y étant également en garnison. Ils se retrouveront plus tard à Constance, comme vu plus haut³⁰. Issu d'une famille juive assimilée de Berlin qui ne l'a pas éduqué dans la tradition judaïque, Sochaczewer découvre à Vilnius la religiosité et la culture des juifs orientaux, ce qui le marque profondément. Il écrira plus tard un roman sur les juifs de Vilnius, *Groß ist Deine Treue - Roman des jüdischen Wilna* (Grande est ta fidélité - Roman de la Vilnius juive), qui ne paraîtra qu'en 1957 sous le nom de plume de José Orabuena.

En 1918, Wöhrle convainc le journal de publier une sélection des meilleures contributions sous la forme d'un livre. Paru sous le titre *Das Litauenbuch* (Le Livre de Lituanie), l'ouvrage de grand format se compose de plus de quarante chapitres signés par une trentaine de contributeurs et consacrés aux différents aspects de l'histoire et la culture de la Lituanie. Ses 196 pages de textes sont complétées de 48 pages de photographies de vues pittoresques, paysages et monuments urbains, personnages en costume traditionnel et portraits, festivités et œuvres d'art populaire. L'ouvrage constitue une contribution remarquée à la *Lituanistik* allemande³¹.

²⁹ Cité dans *L'Ober Ost, colonie militaire du Reich*, documentaire réalisé par André Schäfer (ZDF, 2016) et diffusé par Arte le 26 septembre 2017.

³⁰ Manfred Bosch, *op. cit.* p. 61.

³¹ Anatole C. Matulis, « History of the Lithuanian Cultural Profile in German Literature », in : *Lituanus* (Lithuanian quarterly journal of arts and sciences), Chicago, Volume 11, n°1, Spring 1965, p. 6.

Il est à signaler que, dans un article paru longtemps après la mort de Wöhrle (1981), son ami le grand poète alsacien Nathan Katz évoquera cet ouvrage, mais avec un intitulé approximatif³².

Sous son nom, Oskar Wöhrle signe aussi en 1917 un chapitre consacré aux aspects culturels de Vilnius dans *Das Land Ober Ost*³³, un ouvrage à caractère ethnographique publié par l'administration de l'Ober Ost. Même si le nom des contributeurs n'y figure pas, on peut imaginer que Wöhrle joue également un rôle dans la rédaction du guide *Ich weiß Bescheid. Kleiner Soldatenführer durch Wilna* (Je suis au courant. Petit guide de Vilnius pour soldats)³⁴, édité en 1916 par la rédaction de son journal et dont trois éditions paraissent successivement jusqu'en 1918. En 1917 encore, l'équipe de Wöhrle apporte son aide technique et iconographique à la réalisation d'un bel ouvrage signé par l'historien de l'art Paul Weber – un ancien étudiant en histoire et archéologie de l'université de Strasbourg – et intitulé : *Wilna. Eine vergessene Kunststätte* (Vilnius. Un site d'art oublié)³⁵. Copublié par le Journal et les éditions Piper de Munich, l'ouvrage est richement illustré de 135 photos et de 2 planches de couleurs. Il fut imprimé à 15 000 exemplaires et vendu auprès des permissionnaires et en librairie en Allemagne.

Par cette importante activité éditoriale, Wöhrle sera amené à fréquenter les milieux intellectuels lituaniens, tant littéraires que politiques. Il doit montrer dès 1916 une sympathie particulière envers la cause des indépendantistes lituaniens puisqu'il publie, dès cette année-là, dans sa maison d'édition Schrader Verlag, un petit ouvrage du jeune militant Petras Klimas. Il s'agit d'une étude ethnographique de la partie de la Lituanie annexée par la Russie (Grande-Lituanie)³⁶ destinée aux milieux allemands favorables à l'indépendance de la Lituanie. Le manuscrit avait été traduit du lituanien vers l'allemand par Antanas Smetona et Teodoras Brazys. À la demande de Klimas qui souhaite signer l'ouvrage sous un pseudonyme, Wöhrle lui suggère *Werbelis*. Klimas l'adoptera et l'utilisera aussi pour ses publications en Russie³⁷.

³² Nathan Katz, « Mein Freund, der Dichter Oskar Wöhrle », in : *Saisons d'Alsace*, Strasbourg, printemps 1981, n°73, p. 84. Katz y intitule ainsi l'ouvrage de Wöhrle : *Litauen in geographischer und ethnischer Hinsicht*.

³³ Oskar Wöhrle, « Wilna, Kultur und Stadtbild », in : *Das Land Ober Ost. Deutsche Arbeit in den Verwaltungsbezirken Kurland, Litauen und Bialystok-Gradno*. Herausgegeben im Auftrage des Oberbefehlshaber Ost. Verlag der Presseabteilung Ober Ost, Wilna, 1917, p. 42-59.

³⁴ *Ich weiß Bescheid. Kleiner Soldatenführer durch Wilna*. Zusammengestellt von der Armeezeitung AOK 10, Verlag der Zeitung der 10. Armee (1^{re} édition : 1916 ; 3^e édition : 1918). On signalera également la brochure humoristique : *Die neunzehntätige Nussknackerschlacht bei Wilna, Die 8. Preisnuss der Armee-Zeitung AOK 10 und ihr Ergebnis*. Herausgegeben vom Nussknackeronkel, 10. Armee-Zeitung, Wilna, 1916.

³⁵ Prof. Dr. Paul Weber, *Wilna. Eine vergessene Kunststätte*. Verlag der Zeitung der 10. Armee. Für den Buchhandel in Deutschland, Verlag von R. Piper u. Co. München, Wilna, 1917.

³⁶ K. Werbelis [Petras Klimas], *Russisch-Litauen: statistisch-ethnographische Betrachtungen*, Stuttgart, Verlag Schrader, 1916. On notera que Klimas a également publié à cette époque à Kaunas, hors commerce et sous son nom, une étude similaire en français sous le titre : *Les Territoires lituaniens, considérations ethnographiques et statistiques*.

³⁷ Tomáš Nenartovič, *Kaiserlich-russische, deutsche, polnische, litauische, belarussische und sowjetische kartographische Vorstellungen und territoriale Projekte zur Kontaktregion von Wilna 1795-1939*, Collegium Carolinum, Gießen, Dissertation 2014, p. 245.

Également contributeur sous ce pseudonyme au Journal de la 10^e Armée, Petras Klimas – qui a le même âge que Wöhrle – fera plus tard une importante carrière dans le corps diplomatique de son pays qu’il représentera à Paris à partir de 1925. En septembre 1917, il participe à la création de la *Lietuvos Taryba* (Conseil national de Lituanie) par une conférence composée de 214 délégués lituaniens, réunie avec la permission des autorités allemandes qui lui accorde même un statut consultatif. En tant que membre de la Taryba, Klimas fait ainsi partie des vingt signataires historiques de la Déclaration d’indépendance de la Lituanie du 16 février 1918.

C’est lors de cet événement historique pour la Lituanie qu’Oskar Wöhrle joue un rôle à la fois important et rocambolesque. La situation politique est alors complexe, entre le pouvoir politique allemand à Berlin, où les libéraux et le Zentrum catholique sont plutôt favorables à une autonomie, voire à une indépendance du pays, avec un prince allemand à sa tête ou dans le cadre d’une étroite alliance avec l’Allemagne, et les militaires de l’Ober Ost qui y sont hostiles. Les Lituaniens s’activent tout particulièrement en ce début d’année 1918 car les négociations en vue du traité de Brest-Litovsk (signé le 3 mars) sont sur le point d’aboutir et leur offrent une occasion inespérée de retrouver leur souveraineté. Les faits et gestes des membres de la Taryba étant étroitement surveillés par l’administration militaire allemande, quand la Déclaration d’indépendance est secrètement imprimée par „*Lietuvos aidas*“, le journal de la Taryba dirigé par Klimas, presque tout le tirage est immédiatement confisqué par l’armée. Les Lituaniens ont déclaré leur indépendance, mais comment vont-ils pouvoir le faire savoir, notamment à l’opinion publique démocratique allemande afin que celle-ci puisse faire pression sur le pouvoir politique et soutenir les milieux centristes qui lui sont favorables à Berlin ?

Wöhrle et la Déclaration d’indépendance du 16 février

Deux versions divergent à ce sujet. La première – assez répandue autrefois – en donne le mérite exclusif à Jadvyga Chodakauskaitė, une jeune femme membre du groupe constitué autour du futur président Antanas Smetona. Issue d’une vieille famille nobiliaire lituanienne, celle des Chodakauskai (Chodakowsky), la jeune journaliste avait résidé en 1917 à Berlin, où elle dirigeait le journal indépendantiste lituanien en langue allemande „*Das Neue Litauen*“. Malgré les fortes restrictions de déplacement en ce début de l’année 1918, elle se serait rendue à nouveau dans la capitale allemande et aurait transmis elle-même des copies de la déclaration à des responsables politiques du Reichstag et à des journaux allemands³⁸.

³⁸ Juozas Audėnas, *Lietuvos valstiečiai liaudininkai*, Brooklyn, NY, Pranciškonių sp., 1986.



Le numéro de *Lietuvos aidas* avec le texte de la Déclaration

« À l'époque, les Allemands avaient leur journal „Zeitung der Zehnten Armee“ dont le rédacteur était un grand ami de la Lituanie, l'écrivain alsacien Wöhrle. Arrivé à Vilnius avec l'armée allemande, il avait été charmé par l'histoire de la Lituanie et par la volonté des Lituanais de reprendre leur indépendance. Il était prêt à nous aider tant qu'il le pouvait. Les membres de la Taryba ont naturellement pensé à lui lorsqu'il fallut transmettre la déclaration d'indépendance en Allemagne. Il avait été convenu que le texte lui serait transmis en cachette et lui, de son côté, allait l'expédier d'une manière ou une autre en Allemagne. Étant donné que les membres de la Taryba étaient connus des Allemands et qu'ils pouvaient être surveillés, il m'a été proposé d'organiser un rendez-vous avec Wöhrle dans les locaux de l'Association des chercheurs lituaniens et de lui transmettre le document. Une clé de l'association a été remise à Wöhrle et une autre à moi. Il devait se rendre au siège de l'association avant moi et m'y attendre sans allumer la lumière et en s'enfermant à clé. Moi, je suis entrée dans les locaux avec ma clé et, dans l'obscurité, je lui ai remis une enveloppe avec le texte de la déclaration, puis j'ai quitté les locaux la première. Et lui, il sortit plus tard. Le lendemain, il nous informa qu'il avait accompli sa mission.⁴¹ »

Cette version est cependant contredite³⁹ par les témoignages personnels et concordants de deux des principaux protagonistes cités. D'une part, celui de Petras Klimas, chargé de la diffusion de la déclaration par la Taryba ! Dans ses mémoires⁴⁰, Klimas relate en effet qu'en accord avec les autres membres de la Taryba il fit appel pour cette mission à Oskar Wöhrle (sans le nommer) qu'il savait par ailleurs avoir aussi des sentiments pour Jadvyga Chodakauskaitė. D'autre part, la lettre que celle-ci adressa en 1968 à l'historien et journaliste lituano-américain Jonas Pajaujis en réponse à une question sur sa participation à la diffusion de la déclaration en Allemagne et qui est sans ambiguïté :

³⁹ "However, the announcement reached newspaper in Germany, carried (it was later claimed) by German soldiers sympathetic to Lithuanians" (Vejas Gabriel Liulevicius, *War Land on the Eastern Front. Culture, National Identity and German Occupation in World War I*. Cambridge, Cambridge University Press, 2000, p. 206).

⁴⁰ Petras Klimas, *Is mano atsiminimų*, Vilnius, Lietuvos enciklopedijų redakcija, 1990, p. 119. Cf. aussi : Petras Klimas, *Lietuvos diplomatinėje tarnyboje*, Vilnius, Mintis, 1991, p. 12.

⁴¹ Ingrida Jakubavičienė, « Jadvygos Chodakauskaitės-Tübelienės visuomeninės ir politinės veiklos epizodai (1918–1940 m.) », in : *Istorija. Mokslo darbai*, 2013-14, Tome 92, p. 32-43. Cf. aussi : Ingrida Jakubavičienė, *Seserys – Sofia Smetonienė ir Jadvyga Tübelienė*, Vilnius, Versus Aureus, 2014, p. 54-55.

Effectivement, dès le 18 février, la „*Vossische Zeitung*“⁴² publie la déclaration qui est reprise par la „*Tägliche Rundschau*“, puis par d’autres journaux allemands et européens. C’est ainsi qu’Oskar Wöhrle – grâce à ses réseaux et à ceux de son confrère Paul Fechter – contribua discrètement à faire connaître au monde la volonté d’émancipation des Lituanais. On notera que Jadvyga Chodakauskaitė, qui épousera plus tard le futur Premier ministre Juozas Tūbelis et deviendra la belle-sœur du futur président Smetona, fit une carrière peu commune pour une femme de son époque : elle créa le Bureau lituanien d’information à Berne fin 1918, prit part à la délégation lituanienne à la Conférence de paix de Paris en 1919, dirigea l’agence de presse lituanienne ELTA, puis le journal nationaliste „*Tautininkų balsas*“, avant de s’exiler aux États-Unis durant la Deuxième Guerre mondiale. La jeune femme ne précisa jamais les sentiments qu’elle eut pour Oskar, tandis que les hommes et les femmes en Lituanie qui connaissaient cette histoire ont gardé un silence discret dans leurs mémoires⁴³. On remarquera également que Wöhrle n’en fit jamais mention.



Jadvyga Chodakauskaitė-Tūbelienė (Kaunas, 1930)

Après la Grande Guerre ne resteront dans son œuvre que peu de références à la Lituanie, où Wöhrle ne retourna plus. Seuls quelques chapitres dans la version de 1929 de son livre *Querschläger* rappellent le séjour lituanien : *Wilnaer Abklatsch* (Resucée vilnoise), *Litauisches Lied* (Chanson lituanienne), *Der Tatar* (Le Tatar) ! En 1941 à Vilnius, son nom réapparaît dans un petit ouvrage collectif⁴⁴, compilé et édité par le poète et germaniste lituanien Eduardas Astramskas, pour sa traduction du poème *Vilnius* de Maironis, reprise du *Litauenbuch* de 1918.

⁴² Viktoras Falkenhahnas. « Panorau arčiau pažinti tuos lietuvius », in : *Metai*, 2007 m. Nr. 06 (juin), note de bas de page n°14.

⁴³ Arūnas Brazauskas, « „Savanoriai“ be cepelinų ir J. Basanavičiaus rašalo ledas », in : *Veidas*, 09.10.2016, p. 47.

⁴⁴ Eduardas Astramskas (dir.), *Klänge aus Litauen. Litauische Lieder und Gedichte in deutschen Übertragungen und Nachdichtungen*, Vilnius, Raidė, 1941. Ouvrage broché de 36 pages édité à 1 000 exemplaires.

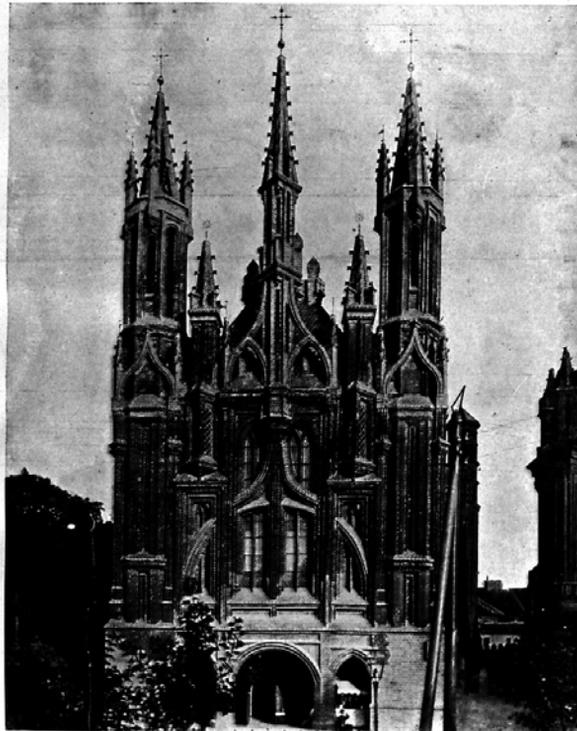
Scheinwerfer

Bildbeilage zur Zeitung der 10. Armee

Nummer 24

Wilna, 27. Heumond 1916

2. Kriegsjahr



St. Annenkirche in Wilna

phot. Frenn, Wilna

Supplément illustré du Journal de la 10^e Armée dirigé par Oskar Wöhrle

Il n'y a pas que les vivants, les morts aussi portent un uniforme *(Nicht nur die Lebendigen, auch die Toten haben ihre Uniform)*

Poésie en prose d'Oskar Wöhrle

Il n'y a pas que les vivants, les morts aussi portent un uniforme. Il est vrai que celui des morts est étrange. Il n'est taillé dans nul tissu, de nulle couleur, seulement fait de silence sans frontières. Nul bouton n'y brille, nul galon, nulles épaulettes et écharpes rutilantes, qui signalent les différences. Là, tout est pareil. Le sergent est couché à côté du lieutenant, le lieutenant à côté du capitaine, le capitaine à côté du colonel, le colonel à côté du simple soldat. Il n'y a plus de différences de race. L'uniforme de la mort les a tous habillés en citoyens du même royaume, le Français et l'Allemand, le Russe et l'Autrichien, le Bulgare et le Serbe, l'Anglais et tous les autres qui ne sont pas oubliés.

Les voilà gisant en pleine stupéfaction : tous avec la même expression d'incompréhension, d'interrogation sur le visage. Je les vois alignés, depuis le début de l'Histoire, le Carthaginois à côté du Romain, le Tatar à côté de l'Occidental, l'Azèque à côté de l'Espagnol, posant la même question du fond de la mort, à travers les siècles. Et la vie insensée ne sait rien leur donner d'autre en guise de réponse que d'entasser davantage de tués. Tous enveloppés dans le même manteau maternel. Le manteau du silence.

Traduit de l'allemand par Daniel Muringer que nous remercions pour son aimable accord (texte issu du *Bumserbuch*, 1916).